

Waltz

EXTÉRIEUR.
ÉTATS-UNIS.

New-York, le 26 juin. — Des avis d'Alvarado du 27 mai confirment la découverte faite à Mexico d'une conspiration en faveur d'Iturbide, et l'emprisonnement des conspirateurs. L'éditeur de la *Baltimore federal gazette*, dans sa feuille de samedi, annonce qu'il a reçu de la meilleure source des nouvelles très-agréables du Mexique, qui a pris récemment un aspect paisible et fixe; les passions qui depuis quelque temps agitaient le pays ayant été essentiellement, sinon entièrement apaisées, et les animosités des partis étant mitigées. Le gouvernement en général était devenu plus stable et plus puissant, et son administration était entre les mains d'hommes distingués par leur savoir, leurs talens, leur énergie, et une aversion déterminée pour la domination espagnole. Mais ce qui peut être considéré comme bien plus important, les finances du Mexique paraissent prospérer; un emprunt avait été négocié en Angleterre, et les conditions en avaient été ratifiées par le congrès mexicain; et les fonds en provenant, avaient été en grande partie remis à une bonne maison des États-Unis. Il faut l'avouer, cela n'offre pas une très-belle perspective à l'ex-empereur Iturbide; et nous présumons qu'il ne se serait pas embarqué témérairement dans sa nouvelle entreprise, s'il avait connu la situation de ses amis, et l'état florissant des affaires publiques sous l'administration du gouvernement actuel. La mesure qu'il a prise, quand même elle serait approuvée par la sainte-alliance, ne peut manquer d'échouer, et l'on considère qu'il est de l'intérêt de la Grande-Bretagne de s'opposer à toute tentative ayant pour but un changement. Non-seulement les capitalistes de l'Angleterre ont mis en avant de grandes sommes, mais ses négocians ont formé des liaisons si étendues avec le Mexique, que le gouvernement se croira obligé de protéger ses intérêts, en contrecarrant, comme il en a le pouvoir, tous les efforts tendant à susciter une guerre civile dans ce pays.

Du 28. — Le Providence Patriot rend un compte très-flatteur de la situation de la nouvelle république composée des provinces de Nicaragua, Honduras, San Salvador, Costarica, Guatimala et Queseltanango. Trois citoyens sont à la tête du gouvernement, et président tour-à-tour chaque mois. Il sera établi un gouvernement semblable au nôtre. Il y a une armée permanente de 15,000 hommes, et une milice de 80,000. Il n'y a dans le pays aucune troupe d'Espagne. La population des six provinces excède, dit-on, un million et demi; et celle de Chiapa, qui doit accéder à la confédération a une population de 300,000. L'ambassadeur qui est venu dernièrement dans ce pays, a apporté le plan d'un canal pour réunir l'Atlantique à la mer Pacifique, dans une distance de cinq ou six lieues.

— Des avis de Caracas du 27 mai, portent que les églises de cette ville avaient été illuminées plusieurs jours de suite, en réjouissance de ce que S. S. le pape avait reconnu formellement l'indépendance de Colombie.

ESPAGNE.

Madrid, le 28 juillet. — Les chaleurs sont excessives dans cette capitale; le thermomètre s'y maintient à 33 degrés. Pour éviter les malheurs qui pourraient résulter de ces chaleurs si extraordinaires, un alcade de quartier est proposé à chaque fontaine pour empêcher que l'eau ne soit mal employée, et pour veiller à ce que la distribution s'en fasse exactement parmi le peuple. Il a été également défendu de se baigner dans l'eau de fontaine et de s'en servir pour laver le linge, comme c'est l'usage dans une foule de maisons. Si les chaleurs continuaient à Madrid encore quelque temps, on pourrait craindre que l'eau ne vint à manquer; cependant toutes les précautions que peut suggérer la prudence ont été prises, dit-on, pour empêcher des événemens fâcheux.

— Huit individus liés et garottés ont été conduits dans les prisons de Madrid; ils étaient escortés par 30 fantassins et lanciers espagnols.

— Dionisio Artero, accusé d'expressions outrageantes contre le gouvernement légitime, a été condamné par la commission militaire, à dix ans de galères, et à 200 coups de fouet: on l'a promené à moitié nu dans les rues de la capitale.

— On fournit l'habillement complet à tous les individus qui veulent faire partie des volontaires royalistes, ce qui n'avait été fait sous aucun des gouvernemens précédens.

— Le gouvernement espagnol déploie en ce moment une assez grande activité pour l'organisation des nouvelles levées.

Spaut
ensberg h.

— Deux bataillons français, venant de Barcelone, sont entrés à Carthagène; le gouvernement espagnol n'a point encore un seul homme à envoyer sur un point aussi important.

— Selon tous les rapports venus des différentes provinces, l'agitation et le mal-aise vont toujours croissant sur tous les points de la péninsule; on voit de nouveau se reproduire la désobéissance aux lois et à l'autorité.

— Le comte Charles O'Donnell, capitaine-général de la Vieille-Castille, ne peut plus réprimer les désordres de cette province, pas même à Valladolid, chef-lieu de son commandement.

ITALIE.

Milan, le 21 juillet. — Les commissions spéciales et de seconde instance, et le tribunal suprême séant à Verone, avaient déclaré coupables de haute trahison et condamné à la peine de mort Louis Manfrédini, de Mantoue, et Cesar Albertini; l'empereur, par des résolutions souveraines en date du 26 avril et 2 de ce mois, a daigné commuer la peine de mort, en celle de réclusion au Spitzberg, pendant 20 ans pour le premier et 15 ans pour le second.

ANGLETERRE.

Londres, le 28 juillet. — Avant-hier il a été tenu un conseil de guerre au bureau des affaires étrangères.

NOUVELLES DU PÉROU.

La lettre suivante de Guyaquil est parvenue à Londres avant-hier, et a produit une grande sensation dans la Cité. Quoiqu'il n'ait été reçu depuis aucune confirmation de l'importante nouvelle qu'elle annonce, la hausse subite qu'elle a causée dans le cours de tous les effets des gouvernemens de l'Amérique Méridionale, s'est soutenue jusqu'à présent. Les certificats du Pérou qui étaient précédemment à 30 p. c. de perte sont remontés de dix pour cent.

On attend impatiemment les premiers arrivages de New-York ou de la Jamaïque, dans l'espoir qu'ils apporteront des avis authentiques du Pérou.

Guyaquil, le 27 mai.

Il a été reçu par le brick *le Tres Hermanos*, qui est arrivé hier de Payra, des lettres en date du 22 de ce mois, qui donnent l'agréable confirmation de la fin des troubles du Pérou, l'évacuation de Lima par les royalistes ayant eu lieu le 10 de ce mois. On avait reçu il y a quelques jours, la nouvelle de la glorieuse action dans laquelle les armes nationales ont encore triomphé, et l'on espérait que les détails en auraient été communiqués; mais, puisqu'ils ne sont pas arrivés, je vais vous transmettre nos premiers avis, et ce que l'on a appris depuis.

Il paraît que le libérateur et général en chef Bolivar, qui avait son quartier-général à Truxillo, et ses avant-postes dans la direction de Lima (les négociations que le ministre Verindoraga avait dirigée n'ayant pas eu une issue favorable, en conséquence de la prise de Lima et Callao par les royalistes), s'est déterminé à faire un de ces mouvemens qui ont si fréquemment étonné nos ennemis et l'ont conduit à la victoire. Ayant appris que les généraux Cantarac et Valdez s'étaient avancés sur Lima, des positions qu'ils occupaient sur la côte depuis Pachacama jusqu'à Yea, qu'ils avaient laissé le général Montana avec le traître Torre-Tagel, commandant de cette ville, et qu'ils avançaient avec la principale division de l'armée par le chemin de la Vallée, en prenant des positions entre Chancay et Gusura, et détachant une forte division dans la direction de Tarma, le libérateur qui, à ce qu'il paraît, avait prévu ce mouvement, a envoyé 4000 hommes, en deux divisions, par la grande vallée de Hanillas et la rive occidentale de la rivière de Santa, et a fait retirer ses avant-postes sur Carma. Ce dernier mouvement paraît avoir encouragé les royalistes à s'avancer précipitamment avec le principal corps de leurs troupes dans le pays situé entre Pativilla et Callijones, un peu au midi de Guarmey, où ils étaient le 3 de ce mois avec 6000 hommes, se dirigeant sur Truxillo.

Le libérateur a reçu des renforts de là et de Panama; il est parti de Truxillo, à la tête de 7000 hommes, pour se rendre à Parilla, et il est allé par des marches forcées à Carma; et le 6 de ce mois

il y a eu une action générale, soutenue avec une grande opiniâtreté de part et d'autre. Le général Cantarac a reçu une blessure grave dans le combat, et aussitôt que l'armée royaliste a vu son général dans cet état elle s'est dispersée, et s'est retirée en confusion sur Guarney, où elle a trouvé la force que le libérateur avait envoyée auparavant sur ses derrières, et qui s'y était postée après avoir effectué sa marche de la vallée de Hanillas, par le pont de Huaras et Yehaca. La déroute a été si complète, qu'à l'exception de 700 hommes qui ont gagné les montagnes avec le général Rodil, toute l'armée s'est rendue. Nos troupes victorieuses se sont avancées rapidement, et le général Rodil s'est retiré sur Lima, où il a été poursuivi par le libérateur, et la ville a ouvert ses portes le 10 du courant. Il y a eu en conséquence de grandes réjouissances publiques à Lima. Le reste de l'armée royale s'est retiré dans la direction des Cordillères. Le 13, la forteresse de Callao a proposé de capituler, à des conditions sur lesquelles on délibérait.

Les insurgés de Pasto ont mis bas les armes à Tulcan, avec l'assurance du pardon par le gouvernement colombien, à l'exception des chefs.

— Le général chilien Freyre s'est emparé de l'île de Chiloe, après une action assez vive contre le colonel espagnol Garcia. Le gouverneur s'est embarqué avec toutes ses richesses. La petite escadre chilienne, en le poursuivant, a perdu un bâtiment nommé le *Voltaire*.

— Des lettres d'Alvarado, en date du 5 juin, disent que la tranquillité régnait alors dans cette partie du Mexique. On écrit de Mexico, du 6 mai, que le congrès avait reçu une communication d'Ilturbide, dans laquelle « il offrait son épée contre la sainte-alliance, et déclarait qu'aussi-tôt qu'il recevrait une autorisation du congrès, il accourrait pour défendre le pays, étant bien pourvu d'armes, d'habillemens et de munitions ». Le congrès avait résolu de publier sa lettre, accompagnée du décret par lequel il avait été déclaré traître et mis hors la loi, si jamais il mettait le pied sur le territoire mexicain.

— Nous venons de recevoir les journaux de Buénos-Ayres jusqu'à la date du 23 avril. A cette époque il n'étoit parvenu dans cette ville aucune nouvelle du résultat des opérations militaires au Pérou. *L'Argus* contient, dans un de ses derniers numéros, la proclamation publiée au Potosi le 21 février, par Olaneta. Ce général y déclare qu'il a gémi en secret sur les malheurs de son pays, depuis l'établissement du système constitutionnel. Le général Olaneta avait cependant lui-même prêté serment à la constitution, mais il n'explique pas par quel subterfuge il réconcilie sa conscience avec la violation de ce serment. Il assure que la Providence, qui veille sur le salut de la religion et du roi, a sauvé la Péninsule et qu'elle veut que l'Amérique soit catholique et partie intéressante de la nation espagnole. Il dit aussi que les cieux l'ont choisi comme l'instrument de cette grande entreprise. Nous ne croyons pas que les Américains adoptent cette interprétation des intentions de la providence, quoiqu'ils n'aient pas la présomption d'anticiper sur les décrets de la puissance divine. Les dernières nouvelles du Potosi sont au reste datées de la fin de février. On dit qu'Olaneta avait alors 6,000 hommes sous ses ordres; mais que Valdez s'avançait contre lui à la tête de trois régimens d'infanterie et de six escadrons de cavalerie qui étoient déjà arrivés à Puno.

— Extrait d'une lettre de Buénos Ayres, en date du 17 mai: Le paquebot a été retenu jusqu'à ce jour par M. Parish, notre consul, dans la vue d'informer le gouvernement des arrangemens relatifs à la nouvelle administration.

Le nouveau gouverneur (Los Heras) a fait tout son possible pour induire Rivadavia à rester en place. Le ministre d'Amérique et M. Parish l'ont aussi pressé d'accepter sa réélection, mais en vain. Rivadavia est resté ferme dans sa résolution de se retirer, sur le fondement que, vu le nombre d'ennemis personnels qu'il a, s'il continuait d'exercer des fonctions publiques, les affaires de l'état en seraient plus entravées, et plus retardées qu'avancées; et qu'en conséquence, quoiqu'il ne refusât pas de rester dans le pays, et d'aider de ses conseils la nouvelle administration, rien ne pourrait l'engager à conserver un emploi public pour le présent. Voyant que l'on ne pouvait pas fléchir Rivadavia, les partisans du système actuel ont fait les arrangemens suivans: Garcia, secrétaire des finances, a accepté avec son ancien département l'emploi de ministre des affaires étrangères, pour les exercer tous les deux jusqu'à ce que le congrès s'assemble; et l'on sait que Rivadavia lui prêtera son assistance comme simple individu, s'il en est requis ou si cela peut être utile. Le gouvernement dans toute sa conduite a donné la plus grande satisfaction, et il a manifesté la plus grande résolution de faire tout ce qu'il pourra pour l'honneur et la stabilité du gouvernement, et pour conserver la paix et la prospérité du pays. Dans ces circonstances, je pense que la situation respective de cette partie de l'Amérique méridionale est meilleure aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été.

— Les journaux des États-Unis nous apprennent que les vaisseaux suivans s'équipent maintenant pour la mer avec toute la promptitude possible: le *North Carolina*, de 74 canons; le *Constellation*, de 44; le *Hornet*, de 22; l'*Ontario*, de 22; le *Shark*, de 12; le *Porpoise* et le munitionnaire le *Decoy*.

— Des privilèges importans viennent d'être accordés aux bâtimens français dans les ports de l'île de Cuba. Ils avaient payés jusqu'à présent les droits d'entrée sur le même pied que les anglais, c'est à dire 22 pour cent, mais en dernier lieu ceux-ci ont été réduits pour eux à 6 p. c., tandis qu'ils restent les mêmes pour les Anglais. (*Leeds advertiser.*)

— Il a été reçu hier des lettres de Batavia, en date du 26 mars. Elles annoncent que les droits sur les marchandises anglaises ont été augmentés de 6 à 35 p. c., ce qui a produit

une forte sensation parmi les marchands. On avait reçu à Batavia des nouvelles de M. Thornton, négociant anglais, qui avait été pris par des pirates. Il était encore détenu à Riou (Sumatra), et l'on exigeait pour sa rançon l'énorme somme de 40,000 dollars, environ 8000 livres sterling. Malaca a été déclaré port libre.

— La première cause de la guerre que nous avons à soutenir dans l'Inde contre les Birmans, est une rivalité entre les chasseurs aux éléphants. Cette querelle n'a pas tardé à prendre un caractère plus grave: on s'est disputé la possession de l'île Schapouri, et la démarcation des frontières entre les possessions des birmans et les nôtres a occasionné de nouveaux démêlés. Le sort des armes va décider si la principale branche du Haf continuera à faire la séparation des deux empires.

La gazette de Calcutta dit naïvement que le Baja d'Arracan a l'insolence de vouloir être maître chez lui.

— On sait qu'on avait pendant quelque tems agité la question s'il vaudrait mieux abandonner nos possessions africaines ou les conserver. Il paraît qu'on s'est enfin déterminé pour ce dernier parti. On y levera deux régimens de noirs, ce qui prévientra les frais et les délais d'un recrutement en Angleterre, deux autres régimens seront formés de condamnés à la déportation pour renforcer la population blanche dans ces établissemens. Ce quatre régimens avec le second régiment des Indes occidentales qui vient d'être augmenté, et le corps colonial d'Afrique, seront suffisans pour tenir en respect les Ashantés et nos autres ennemis, obtenir une paix solide et prévenir le renouvellement de désastres pareils à ceux que nous avons éprouvés. Le général-major Turner commandera ces forces; le commandement du Cap Coast-Castle restera au major Chisholm.

— Nos journaux parlent du départ de Rossini pour Paris et d'une aventure qui est arrivée à ce célèbre compositeur lors du dîner d'adieu que lui donnèrent ses amis. Il paraît que le créancier impitoyable le fit arrêter pendant le repas, et que la dette fut douteuse, Rossini aima mieux payer que de troubler la fête.

Rossini a quitté Londres hier soir pour se rendre sur le continent.

— On a répandu ce matin le bruit que lord Liverpool se retirera du ministère, et qu'il aura pour successeur le duc de Wellington.

— Le *Devonshire Freholder* de samedi dernier contenait un paragraphe suivant: « Nous apprenons que le commandant en chef de ce port a reçu de l'Amirauté l'ordre d'enrôler indistinctement tous les hommes qui se présenteront, matelots ou autres, tant on a besoin de marins! L'*Osiris* n'est pas encore sorti du port. »

FRANCE.

Paris, le 31 juillet. — Aujourd'hui à 5 heures 40 minutes du matin, à Neuilly, S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans est accouchée heureusement d'un prince, qui sera tenu sur les fonds de baptême par LL. AA. RR. Mgr. le duc et MADAME la duchesse d'Angoulême: il portera les noms d'Antoine-Marie-Philippe-Louis, et, d'après les ordres du Roi, le titre de duc de Montpensier.

— Un courrier de commerce arrivé aujourd'hui, annonce que la nouvelle de la mort de M. le comte de Serre, notre ambassadeur à Naples, était répandue à Rome le 23 juillet. Des renseignemens plus positifs apprennent que M. de Serre est mort à Naples, le 21 juillet, à 6 heures du matin.

— Nous sommes autorisés à démentir les nouvelles de Lille bonnes rapportées par le *Morning-Chronicle*, et recueillies aujourd'hui par le *Constitutionnel*. (*Voyez n. 106.*) (*Étoile*)

— M. Cécilia Bermudez, que S. M. C. vient de nommer ministre des affaires étrangères, et qui est remplacé dans l'ambassade de Londres par M. de Ravillagiedo, doit arriver incessamment à Paris avant de se rendre à Madrid.

— M. le chevalier de Britto, qui avait été nommé par S. M. T. F. son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour des Pays-Bas, vient d'être appelé aux mêmes fonctions près de S. M. T. C.

— La loi sur les douanes ne sera pas discutée cette année, mais cette prévoyance une sorte de discussion préliminaire s'est établie dans la chambre des députés à propos du budget.

Le but avoué que l'on se propose d'atteindre est « d'écarter des marchés les produits agricoles étrangers qui tendent à déprécier la valeur de ces mêmes produits indigènes ». Cela peut, en termes plus clairs, se traduire ainsi: « Prohiber toutes les matières premières exotiques élevées sur celles dont nous ne produisons pas les analogues; mais qu'elles sont analogues à celles que nous produisons, et mettre des droits élevés sur celles dont nous ne produisons pas les analogues; mais qu'elles nuisent à nos produits agricoles par la concurrence des manufactures d'état d'un genre différent de celles que l'on fabrique avec les matières premières indigènes. » Voici le résumé des propositions: suppression de l'entrepôt des blés à Marseille; entrepôt qui, pour le dire en passant, n'est établi que pour l'aliment du commerce extérieur, l'importation défendue tant que le prix des blés n'a pas atteint la limite de 24 francs le quintal. Augmentation des droits d'entrée sur les soies brutes, les cotons, les laines, les lins, les chanvres, le fil de lin, les bestiaux, les huiles, l'établissement des droits sur tous les tissus de fabrication française et sur les autres produits de notre industrie. Droit de licence à exiger des étrangers.

— M. Benjamin Constant vient de faire paraître une nouvelle édition d'*Adolphe*, anecdote trouvée dans les papiers d'un

inconnu. Cet ouvrage, où se trouve une peinture de caractère très-remarquable, ajoute une nouvelle preuve à celle que nous a donnée de la flexibilité de son talent l'un de nos publicistes les plus célèbres. La première édition avait été publiée à Londres en 1815, et la seconde à Paris en 1816.

— M. Ruxuel, de Liège, statuaire des enfans de France, a eu l'honneur de présenter à Louis XVIII un buste en plâtre représentant le duc de Bordeaux. La ressemblance du jeune prince a été saisie avec tant de vérité que le roi, après en avoir témoigné sa satisfaction à l'artiste, l'a chargé d'en faire exécuter un en marbre.

— Le fossile humain, exposé boulevard des Capucines, n. 15, exerce la perspicacité des savans. L'on attend sur cette grande question d'histoire naturelle une dissertation de M. Cuvier, qui a déjà établi qu'il ne pouvait pas y avoir de fossile humain.

—BOURSE du 30 juillet. — 5 p. olo consol. ont fermé à 98 fr. 10 c. Act. de la banque 1845 fr.

INTÉRIEUR.

LIÈGE, LE 3 AOUT.

— L'on apprend que S. M. le roi a nommé membres de l'ordre du lion belge MM. Barthélemy, Fabry Longré, van de Poll et Hnyssen de Kattendyke, membres de la seconde chambre des états-généraux.

— L'assemblée des délégués de la société de commerce vient de terminer ses travaux à La Haye. Le plus grand secret enveloppe jusqu'à présent le résultat de leurs opérations qu'on connaît peut-être mieux, lors de l'arrivée des députés dans leurs provinces. En attendant on se flatte qu'ils auront fait leurs efforts et réuni efficacement leurs lumières pour que cette institution réponde en tout à la confiance de leurs commettans, et que ses fonds acquièrent toute la faveur qu'ils semblent mériter mais qu'ils n'obtiennent pas en ce moment.

(L'Ami du roi)

Hanovre, le 28 juillet.

On lit dans notre gazette l'article ci-dessous :
« Comme dans ces derniers tems, on a parlé fréquemment dans différentes feuilles publiques de l'envoi d'un corps de troupes hanovriennes en Portugal, nous croyons devoir, pour donner à l'opinion publique la direction convenable, annoncer que, d'après les dernières nouvelles qu'on a reçues du Portugal, on ne croit pas nécessaire d'envoyer un corps de troupes dans ce royaume. »

— Nous avions annoncé, il y a quelques jours, l'arrivée à Stockholm des fils de feu le maréchal Ney et de celui du général d'Erlon qui avaient l'intention de prendre service dans l'armée suédoise; nous apprenons que le prince de la Moskwa et le duc d'Elchingen viennent d'être placés dans l'artillerie et le comte d'Erlon dans les gardes-du-corps à cheval.

— Le 29 du mois dernier, vers les six heures du soir, le moulin à poudre à canon, situé dans la commune de Courcelles, arrondissement de Charleroi, a fait explosion et a été entièrement détruit. Au moment où ce malheur est arrivé, deux ouvriers seulement étaient dans l'intérieur du bâtiment, un d'eux, père de quatre enfans, a été entièrement brûlé et a eu les membres fracassés; il est mort environ dix minutes après. Le second a eu la cuisse gauche cassée et la main droite brûlée. Deux chevaux qui s'y trouvaient ont été également brûlés. La cause de cet événement est, à ce qu'on prétend, due à l'imprudence des deux ouvriers qui fumaient continuellement, et qui auraient apporté, soit du feu dans leurs pipes ou sur leurs vêtemens, 2,000 livres de poudre qui se trouvaient dans le moulin ont été brûlées. La détonation, entendue à une grande distance de la poudre, aurait été plus forte et aurait peut-être occasionné d'autres malheurs, si le feu eût communiqué à 10,000 autres livres de poudre qui se trouvaient seulement à 40 aunes de distance du moulin.

— Les journaux de la Hongrie font un déplorable tableau de l'état de l'agriculture dans ce pays, provenant du bas prix auquel se vendent tous les produits. Le commerce y est dans une stagnation complète, et la circulation de l'argent est entièrement arrêtée. La rasière de froment coûtait 1 florin 36 kreutzer.

— La fente qu'on aperçoit à la montagne dite le Rufisberg (Suisse), a 250 pieds de long, 150 pieds de large et 700 pieds de profondeur. Si la chute a lieu, l'église et le cabaret du village de Goldau seront ensevelis; cette masse comblera inmanquablement le lac de Lowerz, ce qui occasionnera un débordement dont tout annonce les affreux résultats. Ce phénomène offre déjà des particularités très-curieuses pour les naturalistes. Dans la soirée du 5 juillet s'est effectuée une seconde fente avec un bruit terrible.

— Le professeur Gianni, de Milan, a déterminé, d'une manière positive, la place où Annibal et Scipion ont livré la bataille de Tesin. En faisant une fouille en cet endroit, il a découvert une quantité d'urnes, de vases de toute espèce et de toutes formes, des fragmens d'armures, des anneaux, etc. Le savant professeur compose en ce moment un ouvrage sur ce sujet.

— M. le docteur Heller, membre de l'académie royale de médecine, a communiqué à cette société célèbre, dans sa séance du 27 de ce mois, un fait auquel nous croyons devoir donner la plus grande publicité dans une saison où la rage se développe très-fréquemment chez les animaux. C'est qu'en Grèce on a soin de bien observer la langue des individus mordus, vu qu'au bout de huit à neuf jours après cette morsure, il s'élève de chaque côté de la langue et près de son filet des pustules qu'on appelle lyssés chez les Grecs. Les lyssés paraissent contenir tout le virus rabique; on s'empresse aussitôt leur apparition de les couper et de cautériser les plaies avec un fer chaud, méthode qui garantit l'individu de l'hydrophobie. Ce fait, qui a tout récemment aussi été observé en France, mérite la plus sérieuse attention de la part des médecins.

— Un savant des Etats-Unis vient d'inventer un télescope aquatique au moyen duquel on peut voir au travers de l'eau, et explorer le fond des rivières. Cet instrument s'allonge ou se raccourcit à volonté; il est garni de verre à chaque extrémité comme un télescope ordinaire. On l'enfoncé dans l'eau vers le lieu que l'on veut observer.

Pour s'en servir pendant la nuit, on a suspendu à sa partie inférieure une lanterne cylindrique en verre qui contient plusieurs bees de lampe. Un tuyau, fixé au sommet de cette lanterne, laisse échapper la fumée; un autre tuyau, fixé à la base, apporte l'air nécessaire à la combustion. Ces deux tuyaux sont en cuir, et leur extrémité supérieure s'élève au-dessus de la flottation.

— Un journaliste allemand a fait, il y a quelque tems, une singulière bévue; il avait publié dans sa feuille un article qui disait qu'un éminent personnage anglais s'amusait tous les matins, avant son déjeuner, à tuer quelques paysans;

et là-dessus le rédacteur avait basé une longue diatribe contre la cruauté des seigneurs de l'Angleterre. L'ambassadeur anglais, résidant dans la ville où se publie ce journal, porta plainte de cet article calomnieux devant les magistrats; ceux-ci mandèrent le journaliste, qui se disculpa en disant que l'article dont s'offensait son excellence était littéralement traduit d'un journal anglais: aussi-tôt l'on consulta, comme pièce de conviction, le journal indiqué, et l'on y trouva en effet l'article; mais le publiciste german, très-peu fort sur la langue anglaise, avait confondu les deux mots *peasant* (paysan) et *pheasant* (faisant), et il avait fait ainsi de bonne foi d'une chasse innocente une chasse homicide. Dès le lendemain, il donna un erratum fort divertissant.

DE LA RELIGION considérée dans sa source, ses formes et ses développemens, par M. BENJAMIN CONSTANT. (3e. article.)

L'ouvrage de M. Benjamin Constant de même qu'il n'a pas réalisé toutes les craintes, n'a pas non plus satisfait tous les espoirs. Au seul mot de religion, beaucoup de lecteurs compartaient que ce livre devait exercer une influence décisive sur leur conscience religieuse; ils espéraient y trouver la détermination du point précis jusqu'où ils avaient raison de croire et que leur conviction ne pouvait raisonnablement dépasser. L'auteur n'a pas répondu, et n'a certainement pas voulu répondre à cette attente; plusieurs fois dans ses notes il s'attache à faire voir qu'il n'est point en contradiction avec le dogme, mais aucun dogme n'est prouvé par lui. Son livre contient des recherches philosophiques sur l'histoire et l'origine des idées religieuses, mais il n'est pas dogmatique. La religion pour lui n'est point une question à discuter, une vérité à établir, mais un fait qu'il étudie dans la source d'où il part et dans les diverses influences auxquelles il est soumis. Si vous exceptez une partie du premier chapitre, tout le reste du livre n'est plus que de l'histoire, histoire tracée à grands traits, profondément raisonnée, mais toujours observation de faits dans leurs causes et leurs modifications, appréciation de ce qui est et non pas discussion de ce qui doit être: c'est la marche qu'avait suivie Montesquieu dans son grand ouvrage sur les lois, qui est aussi presque purement historique; peut-être, en effet, y avait-il quelque identité de raison pour reproduire de nos jours, en traitant des idées religieuses, la forme que Montesquieu, de son tems, avait choisie pour écrire sur les lois.

Ce cadre donné, on sent quelles ont dû être les diverses parties du vaste travail de M. B. Constant. Il a fallu assigner d'abord à la religion son origine la plus reculée, rechercher à quel sentiment elle doit la naissance, et découvrir comment l'homme s'est élevé pour la première fois à la pensée religieuse. C'était là le point de départ. Vient ensuite l'étude de toutes les influences qui pendant la durée des siècles ont pu modifier cette première pensée. Ces recherches complètent l'ouvrage entier.

M. Benjamin Constant, comme on a pu le voir dans l'analyse que nous avons donnée de cette partie de son ouvrage, reporte l'origine des idées religieuses dans le cœur de l'homme même, dans ce qu'il appelle le sentiment religieux (*).

C'est ici le point où l'auteur s'éloigne le plus de beaucoup d'écrivains d'un grand poids qui ont traité la même matière, c'est aussi celui vers lequel se dirigeront probablement les attaques de ses adversaires.

En plaçant ainsi la source des religions dans la partie sentimentale de notre être, M. Benjamin Constant a-t-il assigné à la pensée religieuse son unique origine? Est-il vrai que ce soit le sentiment qui le premier, qui seul transporte l'homme hors de ce monde? La raison, dépouillée du sentiment, ne peut-elle point ici réclamer ses droits? Il est une loi de notre esprit, qu'on a appelée la loi de causalité, celle qui nous empêche d'admettre un effet sans une cause qui l'ait produit, n'est-ce point par elle que la raison remonte pour la première fois au-delà du monde qui tombe sous les sens. Nous n'entendons pas avancer ici une idée neuve, mais peut-on la révoquer en doute. L'enfant donne une volonté à l'instrument qui le blesse, parce qu'il ignore les autres causes, et que déjà il lui faut une cause à tout. Plus les connaissances de l'homme se développent, plus la grande cause, la cause première recule devant lui; mais s'il ne la rencontre point dans la sphère qui s'est éclaircie à ses yeux, il ne dépend pas de lui de ne la point chercher ailleurs, c'est une nécessité, une loi de son esprit, il faut qu'il la poursuive jusque dans un monde d'obscurité et de mystère. Je suis loin de nier l'influence du sentiment religieux si bien décrit par M. Constant, mais peut-on le regarder comme une source première et unique? Lorsque l'esprit par une loi de sa nature a senti la nécessité de remonter à une cause qu'il ignore, qu'alors le sentiment vienne le soutenir dans ses recherches et leur prêter ses couleurs, c'est ce qui nous semble ne pas devoir être contesté. Mais nous pensons que l'observation, qui doit être le seul guide ici, s'opposera toujours à ce que le sentiment obtienne la priorité sur la raison, et surtout à ce

(*) Il est inutile de remarquer que l'opinion de l'auteur n'a rien ici de contraire aux croyances qui se fondent sur une révélation surnaturelle, il se place à une époque antérieure à la connaissance de cette révélation, soit dans la vie des individus, soit dans celle des peuples.

qu'on l'admette comme cause originaire d'une manière aussi exclusive que le fait M. Benjamin Constant.

On a reproché à l'école française de n'avoir vu de l'homme que la partie matérielle et positive, celle qui est soumise à un calcul précis; d'être ainsi partielle dans ses résultats et de négliger le côté le plus noble de la nature humaine. Ce ne serait point éviter un reproche semblable, ce ne serait point avoir tout vu, que de ne prendre en considération que ce qui a échappé aux autres. Désespérant de la raison dont il a vu si souvent fausser les applications, M. Benjamin-Constant semble, à plusieurs endroits de son livre, vouloir en limiter infiniment ou même en récuser l'empire. Cette opinion a cela de singulier dans la bouche de l'auteur qu'il paraît briser ainsi ses propres armes; peu d'hommes raisonnent avec une plus grande puissance de conviction, et en recusant la logique il rappelle, dans un autre sens, Mallebranche combattant la puissance de l'imagination au moment où il se livre à tout l'entraînement de la sienne.

Quand M. Benjamin Constant dit que la logique ne suffit pas toujours à l'homme, c'est là une vérité qu'on ne lui contestera qu'à tort; lorsqu'il ajoute ailleurs: « tout ce qui se passe au fond de notre âme est inexplicable, si vous exigez toujours des démonstrations métaphysiques, vous n'obtiendrez jamais que des négations. » Il émet avec une concision remarquable une idée qui renferme un grand sens. Sans doute lorsqu'au moyen du raisonnement on est remonté à une certaine hauteur dans l'étude de l'homme, il est des bornes où le raisonnement ne se suffit plus à lui-même. Ainsi la logique à elle seule n'établira jamais que la dignité morale est la première loi de la nature humaine, ou, pour parler le langage de tous les systèmes, que le bonheur moral l'emporte sur le bonheur physique; quelque nom que vous lui donniez, il faut admettre ici un autre principe pour juge. Mais croire avec M. Benjamin Constant que le raisonnement n'est jamais sûr de ses résultats, qu'en dernière analyse il a des démonstrations pour toutes les propositions vraies ou fausses, c'est aller, nous le pensons, beaucoup au-delà de la vérité. Nous savons que cette idée est celle de plusieurs hommes qui ont long tems et profondément médité; et sous ce rapport elle mériterait un examen sévère. Mais leurs méditations mêmes ont pu les égarer. Ces hommes ont beaucoup lu, ils ont étudié l'âme humaine dans tous les tems et dans tous les lieux; partout ils ont trouvé de nombreuses erreurs; le tems et la force leur a manqué pour détruire ces erreurs une à une, elles se sont accumulées sous leurs yeux et leur masse a fini par les effrayer; dès-lors le raisonnement leur a semblé impuissant pour les combattre, ils ont désespéré de la logique elle-même et ont été jusqu'à croire qu'elle seule faisait la force des erreurs. En dépit des antinomies de Kant, il n'est pas vrai que la logique renfermée dans sa véritable sphère, prouve indifféremment le pour et le contre. D'ailleurs, alors même que le raisonnement est obligé de se circonscrire dans un cercle déterminé, alors même qu'il est forcé de reconnaître son impuissance à dépasser certaines bornes, qui fixera ces bornes si ce n'est le raisonnement lui-même. Nous dirons toujours à ceux qui se plaignent de la logique ou du raisonnement (ce qui est la même chose, car la logique n'est pas pour nous le recueil de toutes veilles minuties de l'école), nous leur dirons ce que nous dirions aux hommes qui se plaignent des inconvénients de la civilisation, ce qu'un écrivain distingué répondait à ceux qui se plaignaient des sottises des gens d'esprit; plus d'esprit, plus de civilisation, plus de logique encore, et tout cela disparaîtra.

M. Benjamin Constant, à notre sens, eût donné aux idées religieuses une base plus vraie et en même tems plus solide, s'il avait considéré le sentiment religieux plutôt comme influence que comme source, s'il avait appuyé l'origine des idées religieuses sur cette loi de causalité inséparable de la nature même de notre esprit, ou au moins s'il avait admis les lois de la raison sur la même ligne que les émotions du sentiment. Comme M. Benjamin Constant le remarque lui-même, les heures pendant lesquelles le sentiment nous domine sont courtes, il varie d'intensité dans chaque individu, à tel moment même il semble presque entièrement éteint; les lois de la raison, au contraire, nous subjugent et nous pressent sans intermittence. On conçoit qu'il est des instans de la vie où l'on pourrait en quelque sorte désavouer la partie sentimentale de notre existence, le vieillard que la mémoire abandonnerait pourrait nier l'amour; mais la raison ne se renie jamais, elle est toujours aussi puissante, toujours aussi inévitable dans son empire. J'ai rencontré des hommes qui disaient n'avoir point éprouvé les émotions religieuses, eux seuls étaient juges compétens du fait, et ils étaient sincères; mais jamais un homme n'a pu soutenir de bonne foi que le monde visible présente à ses yeux un système complet dont l'intégrité satisfasse son esprit, que sa raison n'ait pas besoin de remonter au-delà, et de trouver ailleurs une cause, un complément d'une nature obscure, mystérieuse, impenétrable peut-être, mais qui au moins lui rende le reste admissible.

C'est une idée séduisante, mais dangereuse de réduire la

nature de l'homme à une seule faculté; plusieurs y ont échoué, que cette faculté soit sensation ou sentiment, qu'importe? l'erreur est la même, et le danger n'est pas moindre. L'homme n'est point ainsi fait, tout est complexe dans sa nature. Il faut l'admettre avec toutes ses facultés, et il y a plus d'une raison pour n'en jamais proscrire aucune. Soit que sa pensée se porte au dehors, soit qu'il se replie sur lui-même, l'homme n'a pas trop de toutes ses forces pour se faire jour à la vérité. L'empire de l'erreur sera toujours assez puissant, pour qu'il ne faille sacrifier, de gaieté de cœur, aucune des armes qui servent à la combattre. M. Benjamin Constant avoue lui-même que les progrès de l'intelligence épurent le sentiment religieux, la raison exerce donc une influence salutaire sur le sentiment tout aussi bien que le sentiment sur la raison. Abjurer l'un ou l'autre serait donc également dangereux, et l'homme abandonné au vague de sentimens souvent contradictoires dont il n'aurait aucun moyen d'éclaircir ou de diriger les impulsions, suivrait une route tout aussi incertaine, tout aussi erronée que celui qui refusant de descendre au fond de son âme, répudierait une des plus nobles parties de son existence, celle qui l'élève le plus au dessus du reste de la nature.

En émettant ces réflexions, nous sommes plus éloignés que personne de méconnaître le grand mérite de l'ouvrage de M. B. Constant; nos observations sont absolument étrangères à une grande partie de son livre, surtout à ce qui regarde les influences qui modifient la pensée religieuse. A en juger par le premier volume, ce livre sera, sans contredit, le plus impartial qu'on ait écrit sur cette matière. La profondeur des vues de l'auteur fait penser longtems. Dans un analyse rapide, il nous a été impossible d'indiquer toutes les idées neuves et lumineuses qu'on rencontre à chaque page, et que nous verrons plus d'une fois développer en sous-œuvre par les écrits qui suivront M. Benjamin-Constant. C'est là le cachet des ouvrages qui font époque et qui sont destinés à exercer une grande influence. Enfin si le mérite du style compte pour quelque chose en si grave matière, nous dirons que jamais le talent de l'auteur n'a réuni à plus d'élégance, plus de clarté, surtout plus de vigueur.

G. H. H.

Dans le 2e. article sur le même ouvrage (voyez notre n. 103) à la ligne 12 du premier alinéa; au lieu de nous nous sentons comme descendre dans une atmosphère plus douce et plus pure, il fallait nous nous sentons comme descendre dans une atmosphère plus dense et moins pure.

LOGOGRIPE.

Quatre pieds forment tout mon bien;
Le dernier vaut mon tout et mon tout ne vaut rien.

Le mot du dernier logogriphe est Angleterre.

VILLE DE LIEGE.

Les bourgmestre et échevins, renouvelant les dispositions prises le 11 juin 1822, à effet de prévenir les accidens résultant de la divagation des chiens,

Arrêtent: qu'elles seront réimprimées, affichées, et insérées dans les quatre journaux de cette ville.

A l'Hôtel-de-Ville, le 20 juillet 1824.

Le bourgmestre, Chev. DE MELOTTE D'ENVOY.
Pour expédition conforme, le secrétaire de la régence, SOLEURE.

Art. 1er. Pendant les mois de mai, juin, juillet, août et septembre, il est défendu à tous propriétaires de chiens, de les laisser vaguer dans les rues et places publiques.

Art. 2. Ils devront les tenir à l'attache dans l'intérieur de leurs maisons, ou les conduire en laisse, ou les museler, comme cela se pratique dans d'autres villes.

Art. 3. Tout chien trouvé divagant sera détruit par une préparation de noix vomique.

Art. 4. Les chiens empoisonnés seront enfouis à l'instant et les maîtres dénoncés pour être punis conformément aux dispositions du code pénal.

Art. 5. Les portiers-consignes, les aubergistes et logeurs devront prévenir les étrangers, ayant des chiens à leur suite, des mesures prescrites par le présent arrêté.

Art. 6. Tout animal mordu par un autre présumé atteint de l'hydrophobie, sera abattu et enfoui sur-le-champ.

Art. 7. Toute infraction à cet arrêté sera punie des peines portées aux articles 479 et 480 du code pénal.

Art. 8. L'exécution du présent est mise sous la surveillance des commissaires, inspecteurs et agens de police, chargés de dresser les procès-verbaux de contravention.

Il sera rendu public par insertion dans les journaux de cette ville et par affiche, aux lieux accoutumés, et des exemplaires en seront adressés à Messieurs les procureur du roi et directeur de police.

A l'Hôtel-de-ville le 24 juin 1822.

Certifié conforme, Le bourgmestre, Chev. DE MELOTTE D'ENVOY.
Par la régence, le secrétaire, SOLEURE.

Le prix de l'abonnement est de 10 francs par trimestre pour Liège, et de 11-50 franco, pour les autres villes du Royaume.

Les bureaux du journal sont rue Sowerain-Pont, n. 300.

et chez les dames Mahoux et De Sartorius, maison joignant.

On s'abonne à Bruxelles chez Berthot, libraire, Marché au Bois, et chez tous les directeurs des postes.

Les annonces sont insérées à deux sous par lignes.